

NOUS AVONS LU

CES LIVRES QUI FONT GRANDIR LES ENFANTS, JOËLLE TURIN, DIDIER JEUNESSE, 2008/2012 (ÉDITION AUGMENTÉE) 223p., 22,90€

Réédition d'un ouvrage de référence qui fait état d'expériences avec les livres, auprès d'enfants, dans des cadres associatifs et des espaces de recherche. L'auteure, Joëlle Turin, praticienne, théoricienne, formatrice mais surtout lectrice, rappelle son engagement pour des œuvres exigeantes qui encouragent l'activité imaginaire, par le texte et l'image, et invitent aux échanges. L'ouvrage s'organise en six chapitres qui croisent les intérêts des enfants aux thèmes littéraires : jeu, peur, grandes questions, altérité, émotions, imaginaire. On circule aisément dans ce livre très illustré que la mise en pages rend accessible.

La lecture littéraire, représentations

Subjective et sociale, *la lecture est une relation*, de sujet à sujet, relation d'altérité sans nivellement de l'un par l'autre : un troc de ressources propres. (p.116). Par *identification*, le lecteur prend la place de l'autre, devient un personnage illusoire (se transforme illusoirement), parle à des êtres irréels, imagine qu'ils parlent, les fait parler (p.190) *rappelant qu'« il est plus facile d'entrer dans des histoires 'subjectives'... plus facile de s'y identifier. On peut y procéder à une sorte d'« essayage » psychologique et, si elles nous 'vont', les accepter, ou les rejeter si elles 'blessent' notre identité ou gênent nos valeurs. (...) En un mot, l'histoire est une expérience reçue par procuration, et parmi les trésors des récits dans lesquels nous pouvons entrer, il y a à la fois, de manière ambiguë, des éléments 'rapportés de l'expérience réelle' et des aspects relevant d'une imagination façonnée par la culture. »*¹ Pour faire de la lecture une activité spéculative, l'auteur glisse à son lecteur davantage d'informations que n'en ont ses personnages : symboliquement, lire donne alors une force supérieure quand tant de choses dominent. (p.23). Parce qu'elle est référentielle, « *la littérature est une immense chambre d'écho où toutes les œuvres seraient en corrélation. Un des plaisirs de la littérature consiste à reconnaître au fil de la lecture nombre d'allusions plus ou moins explicites à d'autres œuvres.* » (p.51). Parce qu'elle est *subversive*, la littérature

répond enfin au besoin de transgression, entre dans tous les recoins, la sécurité provenant aussi de ce qu'on sait ou peut affronter l'illicite, l'asocial : « *regarder les dessous du monde et noter ses aspects les moins respectables est une manière d'adopter une perspective enfantine, celle des « petits enfants qui jouent par terre [et] voient le chewing-gum collé sous les belles tables d'acajou verni et les ourlets des robes de soie tenus par des épingles.* » (p.70). Pour Joëlle Turin, qui observe les enfants en train de lire ou d'écouter lire, « *Les comportements ne sont pas jugés à l'aune du bien ou du mal, de la désobéissance et de la transgression, mais à celle du jeu, de l'imagination et surtout de la puissance du désir.* » (p.149).

L'écoute, définitions

L'écoute sollicitée n'est pas passive mais combine diverses activités fondamentales. Qui n'a pas vu un enfant jouer n'a pas vu d'enfant, dit l'auteure (p.11). *Le jeu* met sur la voie d'une élaboration psychique active qui permet de se représenter autrement le réel. (p.30) Plus tard, cette aire de jeu s'étendra à toute l'activité créatrice, toute la vie culturelle de l'homme. (p.162). *Le faire-semblant*, les simulacres (p.162), accompagnent la vie depuis la première séparation (p.20), *l'intervention manuelle* (tirette, cache, volet) fait agir physiquement sur la matière page car « *La communication n'est pas, jamais, seulement verbale, elle passe aussi par l'intégration de tout l'involontaire qui émane du corps.* » (p.164). Usant du *Let's pretend* de Lewis Carroll (*on dirait que...*), Joëlle Turin donne aux premières lectures une fonction d'initiation, d'ouverture aux jeux conscients de l'esprit : « *les petits joueurs gardent la tête froide, ils savent fort bien qu'il leur suffirait d'ouvrir les yeux pour revenir à la réalité. Ils savent aussi que rien n'interdit de les garder fermés tant qu'on n'a pas fini de savourer un monde imaginaire bien plus divertissant.* » (p.33 et chapitre 6). Les jeux symboliques, en somme, amplifient, raffinent l'analyse du réel et favorisent l'extension du fonctionnement intellectuel. (p.163). Tout texte étant lacunaire, toute image étant

1. J. BRUNER, *Car la culture donne forme à l'esprit*, (p.67)

incomplète, le lecteur doit reformer les globalités défaillantes, s'adonner à une activité de *recomposition*. Dans *Bébés chouettes*², par exemple, les petits, seuls tandis que la mère chasse, « font face au manque, à cette part d'elle qui échappe à leur contrôle. Ils lui substituent, à travers leurs dialogues et grâce à leur créativité, une construction imaginaire qui comble le vide de son absence et dont ils sont maîtres. Ils témoignent de manière éclatante qu'imaginer, inventer, penser et raisonner peut aider à affronter une solitude provisoire sans la subir comme un état d'abandon. Malgré l'absence de leur mère, les bébés chouettes conservent un lien psychique avec elle : le récit, par sa forme simple, sa structure régulière, son jeu de répétitions, assure au jeune lecteur le sentiment de continuité pourtant mis en cause par l'histoire et, souvent, par la vie elle-même. » (p.44). Enfin, pour Joëlle Turin, amatrice des mots et des images, la lecture suit la conquête du langage, entreprise inventive des bébés qui ont su quitter le giron maternel en puisant dans les premières conversations la matière d'une expression personnelle toute entière construite sur la forme : « Tout petit, le bébé s'attache à la voix maternelle qui apaise et protège et le fait entrer dans l'expérience de la parole et dans la perception du temps grâce à son aspect musical, ses syllabes courtes, longues, son rythme. » (p.78). Aux livres d'étendre ces échanges intimes aux débats collectifs concernant chaque individu : « L'enfant ne s'introduit pas dans la vie de son groupe comme un ensemble particulier et autistique de processus primaires. Il participe d'emblée à un vaste processus public où se négocient publiquement les significations. »³

Lire à haute voix, conditions

Une cérémonie gestuelle. Lire à des enfants, engage le corps. La position privilégiée (face à face, côte à côte) annule la relation magistrale (frontale) : la proximité des corps, le partage de l'espace livre, favorisent l'échange de points de vue, le dialogue. Pour Joëlle Turin, cette disposition des corps s'étendra plus tard aux débats d'idées face aux grands et petits événements de la vie. (p.15) On montre du doigt, on nomme, espérant des échos (positifs, interrogatifs, négatifs...) (p.16), on rit ensemble, le rire étant équivalent à une chatouille (chatouille de l'âme, première forme du sentiment intellectuel pour Théodule Ribot). (p.17). L'adulte entre dans l'aire de jeu en partenaire possédant un peu d'avance sur le lecteur mais toujours curieux de voir comment chaque novice, en utilisant différemment les règles, rouvre les possibles : « En mettant côte à côte enfants et adultes pour partager ce jeu, l'auteur suggère l'inévitable imbrications des souvenirs et des générations, la dette des uns avec les autres, cette évidence qu'aucun homme 'n'est une île, un tout complet en soi', mais que chacun est 'un fragment du continent, une partie de l'ensemble' ». Lire dans l'intimité, sans s'immiscer dans les émotions du lecteur qui doit s'approprier le discours de l'autre de manière personnelle (p.191), s'immerger ensemble dans l'imaginaire (p.193) dans une relation de co-lecture. (p. 210)

La langue littéraire, fondations

Joëlle Turin cite souvent René Diatkine, pédopsychiatre qui affirme que nul ne peut s'intéresser à l'aspect réaliste, matérialiste ou scientifique des choses s'il n'a pas rencontré la poésie, l'imaginaire, le plaisir des mots et des images : « Les hommes, disait-il, n'auraient sans doute jamais inventé l'avion sans l'histoire du cheval ailé Pégase qui fendait l'air comme une rafale, galopait au ras des flots et fit un jour, d'un coup de sabot, jaillir sur la montagne des Muses une source porteuse

du don merveilleux de la poésie. » (p.79). Dans une situation proche de celle du rêveur en état de vigilance restreinte, le lecteur transpose dans sa vie des réflexions et des remarques qu'il emprunte à la vision du monde des personnages. Il y aurait ainsi « *transmigration du texte littéraire dans la vie* » (Barthes) et vice-versa. (pp.192-193). Par le jeu du hors champ et de l'implicite sur lesquels les albums jouent, l'enfant dispose d'un matériel lui permettant de ne pas être rapporteur du discours de l'autre (p.110), mais auteur d'une parole propre (p.111). C'est ainsi qu'il accède au besoin d'altérité qui anime tout être humain. » (p.112)

Par une écriture fluide, documentée, instruite de pratique et de théorie, Joëlle Turin travaille à créer des liens vivants, forts et durables entre des lecteurs et des livres. Les auteurs pour enfants rappellent souvent la force de ces premières rencontres avec l'univers fictif. Elzbieta évoque, par exemple, cette fée-marraine « *sur les genoux de laquelle je m'installais au crépuscule devant la fenêtre (...) pour l'écouter me raconter, sans jamais se fatiguer de me les répéter, les contes de Grimm. Nous n'allumions la lumière qu'une fois la nuit tombée et la sorcière entièrement brûlée. Ces temps étaient des temps de pauvreté et pourtant, au niveau de l'imaginaire, ils ne m'ont laissé aucun sentiment de privation. Bien au contraire, mes souvenirs d'alors (...) sont des richesses inépuisables, des expériences fondatrices qu'on aimerait pouvoir offrir à son tour. (...) Du moins ces rites du crépuscule m'ont-ils persuadée pour toujours de la gravité qu'il faut accorder aux créations destinées à l'enfance. »*⁴. Les séances de lecture à haute voix se multiplient, à l'école, au centre de loisirs, dans le but de soutenir l'apprentissage. Mais que sait-on de l'influence de ces rendez-vous oraux sur la prise d'autonomie des enfants dans un monde graphique soudain privé de son, de genoux, de regards, de corps :

2. Martin WADDELL & Patrick BENSON (Kaléidoscope, 1993) 3. Car la culture donne forme à l'esprit, (p.28) 4. ELZBIETA, L'enfance de l'art, (éditions du Rouergue)

« Le langage écrit implique une situation dans laquelle celui à qui est adressé le discours soit est totalement absent, soit ne se trouve pas en contact avec celui qui écrit. C'est un discours-monologue, une conversation avec la feuille blanche de papier, avec un interlocuteur imaginaire ou seulement figuré, alors que la situation du langage oral est toujours celle de la conversation. Le langage écrit implique une situation qui exige de l'enfant une double abstraction : celle de l'aspect sonore du langage et de l'interlocuteur. »⁵

Joëlle Turin ne dissocie jamais le fond de la forme : « La force d'un livre ne réside pas dans l'accentuation des effets, mais dans la parfaite adéquation de la forme et du fond. » (p.118), « Le fil de l'histoire est autant dans l'atmosphère, l'émotion, les impressions provoquées par la disposition des masses, des formes, des couleurs que dans le déroulé d'un scénario. », (p.138), « Le petit format du livre et la douceur de son papier, les blancs de la mise en pages confinant à la sérénité, la gamme restreinte des couleurs et leur légèreté, l'usage infime du trait qui esquisse seulement l'espace et cerne délicatement les objets, l'aspect cotonneux de l'ourson s'harmonisent parfaitement pour rendre un des plus beaux hommages à l'amitié. » (p.159). Mais comment lire cette écriture-là, comment la partager, comment en faire un art de lire : « Dès deux ans, les enfants réutilisent, réorganisent, mettent en scène dans de minuscules scénarios de la vie quotidienne ce qu'ils savent de

la réalité, ce qu'ils ont vécu, vu, entendu. Ils peuvent encore recycler leurs représentations en les reproduisant dans des contextes hors du réel, explorer et exploiter ces situations nouvelles. » (p.163), « S'interroger sur le futur, l'anticiper et l'imaginer nécessite aussi d'envisager comment la situation présente peut évoluer, dans quelles directions elle peut le faire, autrement dit de dépasser la seule représentation mentale de ce que sont les choses pour se représenter ce qu'elles pourraient être. » (p.177) ? Les livres (les lectures) permettent-ils à tous les auditeurs de dépasser le sens de l'histoire par ses marges et de nourrir les blancs propres à tout œuvre d'art pour faire évoluer leurs représentations du monde ? Si le pouvoir d'abstraction de la littérature est au cœur de cet ouvrage (« L'imagination et le langage qui l'accompagne permettent à l'enfant d'envisager des situations dont il n'est pas ou n'a pas été le témoin, qu'il n'a pas partagées dans la vie réelle, mais qui sont toutes imaginables. » (p.169), comment l'écrit narratif permet-il de ressaisir l'expérience ordinaire en concepts : « Le langage écrit est précisément l'algèbre du langage. Et, de même que l'assimilation de l'algèbre n'est pas une répétition de l'étude de l'arithmétique mais représente un plan nouveau et supérieur du développement de la pensée mathématique abstraite, laquelle réorganise et élève à un niveau supérieur la pensée arithmétique qui s'est élaborée antérieurement, de même l'algèbre du langage – le langage écrit – permet à l'enfant d'accéder au plan abstrait le plus élevé du langage, réorganisant par là même aussi le système psychique antérieur du langage oral. » ? Avec la mise en place des nouveaux rythmes scolaires, les animations autour des livres vont se multiplier. Trouvera-t-on là l'occasion de s'interroger sur les écarts de réception d'une lecture unique sur un groupe d'auditeurs ? Qu'est-ce qui, dans l'écriture, produit cette variation d'effets ? Si la transmission culturelle ne se limite pas à la connaissance des objets littéraires mais touche les processus de leur appropriation, alors ce livre est utile.

Yvonne CHENOUF

5. L. VYGOTSKI, *Pensée et langage* (La Dispute, 1996, p.339)